

POÉSIE, AMOUR ET MALICE.

Au déclin de sa vie, c'est toujours avec un vif plaisir qu'on plonge sa mémoire dans les fraîches et pures illusions de la jeunesse ; c'est dans cette première phase de l'existence que se trouve comme l'écrin de nos plus brillants, de nos plus doux souvenirs. Aussi j'aime à y fouiller sans cesse et à remonter au loin dans les riantes avenues du passé.

Après avoir fait mes études au collège et dans l'Académie de Genève, je fus envoyé à Lyon pour y faire un apprentissage de commerce, dans la maison de mon père et de mes oncles, MM. Senn, dont les bureaux se trouvaient sur le beau quai de Retz, n° 147.

Mon goût pour la littérature et particulièrement pour la poésie s'était formé et développé dès mes premières années ; le collège et l'académie l'avaient dirigé plutôt que contrarié ; en sorte que je fus antipathique à tous les nouveaux genres de travaux dont on voulut me charger ; copier des lettres et laisser les *belles-lettres*, calculer le prix des toiles et non les pieds d'un vers, parler coton et non poésie, tout cela entravait l'essor que j'avais pris, et chacune de ces prosaïques occupations était comme un cheval de frise qui me séparait de la carrière dans laquelle j'aurais désiré courir.

Toutefois, formé de bonne heure à l'obéissance dans la maison de mes parents, désireux de leur être agréable, je fis tous mes efforts pour me plier à leur volonté, et je me résignai aux exigences de ma nouvelle position.

Me voilà donc chiffrant, copiant les missives de mes patrons,